Document généré le 25 avr. 2024 03:04

Séquences
La revue de cinéma

Raoul Ruiz — 1941-2011
Le rêveur de réalité

Claire Valade

Numéro 275, novembre–décembre 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65366ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Valade, C. (2011). Raoul Ruiz — 1941-2011 : le rêveur de réalité. *Séquences*, (275), 28–28.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RAOUL RUIZ | 1941-2011
Le rêveur de réalité

La mort du réalisateur franco-chilien Raoul Ruiz, en plein été 2011, a causé une véritable onde de choc au sein de la grande famille du cinéma. Non pas tant parce que l'été est habituellement une saison morte côté nouvelles, mais vraiment parce que, même si c'est une longue maladie qui l'a finalement emporté, de par l'extraordinaire vitalité de son regard de cinéaste et de ses films, on aurait pu — on aurait voulu ! *— le croire immortel. Il laisse un très grand trou dans le paysage cinématographique mondial.*

Claire Valade

Pourquoi ? D'abord, parce qu'il était si prolifique — 114 films en moins de 50 ans, selon le site de référence IMDB, dont de nombreux courts métrages et documentaires — qu'il est difficile de croire qu'une année pourra désormais passer sans être illuminée d'au moins une œuvre de Ruiz. Mais surtout parce qu'il était vraiment un *artiste* du cinéma, dans tous les sens du terme. En premier lieu, il avait un amour et une compréhension innés du monde de l'art, avec ses peintres, ses écrivains, ses architectes, ses danseurs — dont nombre ont d'ailleurs plané sur ses documentaires et ses œuvres de fiction, de ***La colonia penal*** à ***Klimt*** en passant par ***L'Hypothèse du tableau volé***. En deuxième lieu, le cinéma était aussi pour lui véritablement un art en soi, au même titre que la peinture ou la sculpture — un art qui permettait de manier la caméra à la façon du crayon ou du pinceau pour faire jaillir des étincelles, des éclats sortis de l'imagination à l'état pur. Et Ruiz était un très grand *peintre*, un très grand *écrivain* du cinéma.

Né en 1941 au Chili, il fait d'abord sa marque dans le théâtre expérimental et d'avant-garde après des études en droit. Il aborde vraiment le cinéma dans les années 1960. Son premier long métrage, ***Tres tristes tigres***, remporte le Léopard d'Or à Locarno en 1968. Artiste engagé sur le plan social et politique, il doit fuir le Chili après le coup d'État ayant mené à la mort de Salvador Allende, dont il était un fidèle partisan. C'est donc une fois exilé à Paris qu'il entreprend son véritable parcours de cinéaste et impose son univers issu du rêve et du surréalisme, de la poésie et de l'onirisme sur les écrans du monde entier, devenant l'un des noms les plus prisés du circuit des festivals les plus prestigieux de la planète.

Il y avait chez Raoul Ruiz quelque chose de ce fascinant et impalpable réalisme magique latino-américain, quelque chose de Fuentes, de Borges et de Gárcia Márquez. Quelque chose de Jodorowsky aussi, mais en moins tordu. Son humour baroque et la folie de sa vision artistique ont toujours imprégné ses films d'un sens du plaisir fort développé, empêchant ceux-ci de sombrer dans la stagnation ou l'expérimentation purement cérébrale, impénétrable. Fasciné par le temps qui passe, Ruiz plonge avec délectation dans les histoires les plus abracadabrantes, explorant ses thématiques fétiches — la vie et la mort, la mémoire et l'oubli, la réalité et les apparences, la substance et les illusions, la vérité et le mensonge.

De ce fait, ses personnages sont souvent doubles ou même triples, incarnations vivantes des jeux de miroirs, de mise en abîme et de faux semblants qui le passionnent tant (le John Hurt de ***L'Œil qui ment***, le Mastroianni de ***Trois vies et une seule mort***, la Deneuve

> … ses thématiques fétiches — la vie et la mort, la mémoire et l'oubli, la réalité et les apparences, la substance et les illusions, la vérité et le mensonge …

de ***Généalogies d'un crime***, l'enfant de ***Comédie de l'innocence***). Il adapte aussi nombre d'écrivains réputés inadaptables, tels Kafka ou Calderon, qui semblent miraculeusement tous se prêter merveilleusement à l'inventivité débordante de Ruiz. À ce titre, la consécration vient d'ailleurs avec le Saint Graal des écrivains dits inadaptables, Marcel Proust : en effet, si l'œuvre ne colle pas résolument à la page, l'inoubliable ***Le Temps retrouvé*** (1999) de Ruiz porte l'esprit et le ton d'*À la recherche du temps perdu* dans ses moindres images, ses moindres choix artistiques.

Jusqu'à sa mort, Ruiz enchaîne les films marquants dont les titres seuls évoquent cet inimitable univers onirique peuplé de souvenirs — ***Les Trois Couronnes du matelot***, ***L'Éveillé du pont de l'Alma***, ***Combat d'amour en songe***, ***Les Mystères de Lisbonne***. Il le fait en compagnie d'une petite famille cinématographique qui se crée autour de lui — le producteur Paulo Branco à ses débuts, les comédiens Anne Alvaro, Melvil Poupaud, Mathieu Amalric, John Malkovich et tant d'autres, sans oublier bien sûr sa muse dans la vie comme au travail, la réalisatrice et monteuse Valeria Sarmiento. Comme à eux, il va nous manquer beaucoup. Sa disparition laisse un grand vide.